Corps, n° 3 : « Corps et Couleurs »

Marie Josephine Diamond

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/412>

DOI : 10.4000/itineraires.412

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2009

Pagination : 191-193

ISBN : 978-2-296-08444-5

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Marie Josephine Diamond, « Corps, n° 3 : « Corps et Couleurs » », *Itinéraires* [En ligne], 2009-1 | 2009, mis en ligne le 03 septembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/412> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.412>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Corps, n° 3 : « Corps et Couleurs »

Marie Josephine Diamond

RÉFÉRENCE

Corps, n° 3 : « Corps et Couleurs », Paris, Dilecta, octobre 2007

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le numéro 1 de la revue (octobre 2006) avait pour titre « Écrire le corps ».

- 1 À travers différentes cultures et différentes disciplines, les articles fascinants de ce numéro de *Corps*, « Corps et Couleurs », explorent la représentation du corps et de la couleur dans des sociétés indigènes, la Grèce ancienne et l'Europe moderne et postmoderne. Dans l'entretien de Gilles Boëtsch avec Philippe Descola, qui ouvre cette exploration, ce dernier distingue entre ce qu'il appelle l'ontologie naturaliste du dualisme cartésien entre esprit et corps, qui a formé le discours moderne, et l'ontologie des sociétés animistes. Dans son analyse des croyances des Indiens Achuar, un peuple amazonien, il discerne une continuité entre les humains et les non-humains du point de vue de l'intériorité – tous les existants, y compris les plantes, ont une âme – mais une discontinuité entre les multiples manifestations des corps selon les espèces. C'est le contraire pour les modernes, dit-il, pour qui seul l'homme a une âme, mais pour qui tous les corps se ressemblent dans leur matérialité et leur fonctionnement mécanique. Le savoir des Indiens Achuar est donc un savoir incorporé qui demande une connaissance intime, subtile et détaillée des plantes et des animaux nécessaires à la santé physique et spirituelle. (Cette attention aux particularités du corps, surtout de la peau, en tant que signes microcosmiques du macrocosme, caractérise également la médecine hippocratique, comme nous le voyons dans l'article de d'Edoarda Barra, « Les Couleurs du Corpus Hippocraticum ».) Dans « L'envers du corps : peau et cosmos chez les Mayas Lacandons (Mexique) », Patrick Pérez trace l'extraordinaire inversion topologique – dramatisée dans les rites sanguinolents de la peau écorchée – qui permet

de penser le renouvellement de la vie par le renversement de la mort dans les mythes mésoaméricains. Dans « Corps des hommes, présence des ancêtres : la peinture corporelle aborigène dans le Nord de l'Australie », Jessica De Largy Healy analyse l'ontologie animiste qui établit des liens entre les aborigènes, leurs ancêtres et le paysage. Le rituel de la peinture corporelle – qui utilise les pigments naturels dont les couleurs symbolisent différentes affiliations sociales et politiques – ranime ces liens où le sujet du rite incorpore non seulement les ancêtres mais la terre même. Ce rite est à opposer à la peinture corporelle postmoderne et ambiguë de Karl Lakolak, décrite par Bernard Lafargue dans « La Sarabande des beautés interlopes », qui célèbre le corps polychrome, que ce soit l'homme du télézapping et les corps empreints de rêves d'évasion et de cauchemar, ou le surhomme « prêt à entrer dans la sarabande joyeuse et polyphonique des êtres vivants » (79).

- 2 La perspective ethnologique de Descola, Pérez et De Largy Healy vise surtout le corps de l'homme chasseur. Celui de la femme est passé sous silence. Dans « Blancheur et altérité : les corps des femmes et des vieillards en Grèce ancienne », Adeline Grand-Clément analyse la distinction entre guerrier et femme selon la carnation : la blancheur de la femme, signe de beauté et de fragilité, contrastant avec le teint hâlé du jeune guerrier fort et viril. Le vieillard aux cheveux blancs entre inévitablement dans la sémiotique de l'impuissance féminine. Cette sémiotique de la blancheur féminine sera reprise, dans des contextes très différents, dans les contributions d'Antoine Roulet, Eugénie Briot et Sylvie Perault.
- 3 Pour Antoine Roulet, dans « Le refus de la couleur : corps et mystique en Espagne au XVI^e siècle », la blancheur des religieuses, signe de pureté et de virginité, représente une chromophobie où l'idéal serait le corps transparent, dépouillé de toute couleur. Si la blancheur est valorisée en tant qu'absence de couleur et signe d'une évolution spirituelle vers la transparence, le teint blanc féminin a également une valeur morale dans la théorie scientifique du XIX^e siècle. Dans « Couleurs de peau, odeurs de peau : le parfum de la femme et ses typologies au XIX^e siècle », Eugénie Briot montre l'association des qualités olfactives particulières avec la couleur de la peau : la femme blonde a un parfum de violettes, la femme brune un parfum d'ébène et de musc. Selon cette classification la blonde virginale serait capable d'amour constant et délicat, tandis que la brune, bestiale et passionnée, serait essentiellement inconstante. Donc, la pseudo-science de la sémiotique de l'odorat du XIX^e siècle dévoile l'imaginaire social où l'idéalisation de la femme blonde est hantée par la fantaisie de l'autre femme, la femme sauvage. (À noter : Nana, la belle blonde de Zola, appartient, en tant que prostituée, à la sémiotique de la femme sauvage.)
- 4 Sylvie Perault, dans « Danseuses noires au music-hall : la permanence d'un stéréotype », montre comment la conception coloniale de la femme noire a informé le music-hall et les revues des années 1920, dont l'exemple suprême est Joséphine Baker, qui a d'abord refusé, pourtant, de se soumettre au stéréotype grotesque de l'Africaine. Perault fait remonter cet imaginaire occidental de l'autre aux revues de la fin du XIX^e siècle qui coïncidaient avec l'apogée des conquêtes coloniales et une vision de l'Africain comme un animal assoiffé de sang. (La contrepartie était l'héroïne blanche, fragile et diaphane, du ballet classique.) Bien que, pendant les années 1920, Joséphine Baker ait mimé l'Africaine séductrice et comique plutôt qu'effrayante, l'association de la danseuse noire avec les bêtes sauvages mais domptées, surtout le léopard et le tigre, informe ses performances.

- 5 « Le modelage du visage en médecine esthétique » de Nadine Michaud et « Le corps rebelle : les ruptures normatives induites par l'atteinte du cancer » de Fanny Soum-Pouyalet, qui interprètent la modification du corps féminin dans la perspective de la technologie médicale la plus récente, marquent un contraste intéressant avec les rites des Indiens et des aborigènes dont le but était d'établir une harmonie entre le cosmos, les morts et les vivants. Selon Nadine Michaud, la chirurgie esthétique cherche une harmonie équilibrée entre la personnalité individuelle et son apparence physique, une personnalité qui résiste – avec l'encouragement du médecin et le renouvellement continu du modelage – au vieillissement et à la mort. Et bien que Fanny Soum-Pouyalet décrive l'annonce et l'expérience du cancer comme un rite de passage, dont les étapes, suivant Van Gennep, seraient séparation, marge et agrégation, elle conclut qu'une réconciliation entre l'être et le corps, après la guerre avec le corps et la fragmentation de l'être due au système thérapeutique, s'avère difficile sinon impossible. En effet, elle propose une analyse comparative entre les traitements contemporains du cancer et les traitements thérapeutiques des sociétés « primitives ».
- 6 Dans « Téléphone portable et relation amoureuse : les SMS, des messages vraiment désincarnés ? », Corinne Martin met en question la supposition commune selon laquelle les SMS signifient un retrait de l'intimité et une virtualisation du corps. Elle soutient que ces messages entre amants sont des poèmes improvisés, des traces de souvenirs heureux, tout comme les lettres d'amour. En effet, selon Martin, le téléphone portable fonctionne comme une extension corporelle et un instrument pour se rassurer sur la relation amoureuse. Toutefois, ces trois dernières interprétations du corps de la femme occidentale et postmoderne révèlent une curieuse continuité avec celles de la femme de la Grèce ancienne, de la religieuse espagnole et de la Française du XIX^e siècle. Qu'elle se soumette au modelage esthétique du visage, aux interventions violentes contre le cancer du sein, ou qu'elle dépende des « messages ritualisés » des SMS pour se sentir aimée, la sémiotique de la femme occidentale dans ces articles montre, en dépit des époques et des contextes différents, une narration générique et persistante du corps fragile et de la chair vulnérable de la femme blanche.
-

AUTEUR

MARIE JOSEPHINE DIAMOND

Rutgers University, États-Unis